



« Des histoires à dormir debout »

Les fictions sont nécessaires à l'enfant car elles tiennent en respect le réel trahi par l'angoisse. Elles autorisent la constitution d'un fantasme qui, chez l'enfant névrosé, permettra l'abord ultérieur de la sexualité. En effet, le questionnement sur les origines, tout autant que la théorisation de l'enfant, en mal de savoir sur les rapports entre ses parents, sont de structure. Freud y situe les prémices de la pulsion de savoir : la curiosité sexuelle¹. L'énigme fondamentale du sexe pousse donc le sujet à produire un savoir et des fictions qui sont une manière de façonner de la jouissance avec les semblants.

Marie a un usage très singulier des fictions, elle les décline sous différentes formes avec les mensonges, les histoires, l'origine de l'histoire... et surtout elle tente de répondre à la question des origines. L'Autre ne lui transmet aucune version sur cette énigme, Marie est confrontée du côté paternel au x de l'inconnu et du côté de la mère aux délires de grossesse. Elle doit donc redoubler ses efforts de construction de fictions/fixions, selon les deux modalités de fonctionnement des fictions : la fiction comme « fabrication marquée au coin du semblant »² et la « *fixion* » comme fixation de jouissance en trop. N'ayant rien à attendre de l'Autre parental, Marie, sous transfert, se construit son propre appareillage pour se fabriquer ses histoires sur la question des origines.

Lors de notre première rencontre au CMP, je reçois cette fillette de neuf ans, très souriante, tout en rondeur, accompagnée par son assistante maternelle chez qui elle est placée depuis trois ans avec son jeune frère. Marie aborde la question du père dont elle sait très peu de choses, ne pouvant se fier à la parole maternelle. Cet homme, désigné par la mère comme le père, porte un prénom d'origine maghrébine. Il la quitte à trois mois de grossesse, puis elle rencontre le père de son frère, qui la reconnaîtra à sa naissance. Régulièrement, sa mère se plaint d'« agressions » du père biologique de Marie, déclenchant en 2011 son hospitalisation en psychiatrie et le placement des deux enfants. Marie interprète ces supposées allers et venues du père au domicile de la mère comme le signe d'un désir à son endroit : « Je sais qu'il venait, il veut me récupérer, d'après ma maman, il l'a agressée avec un couteau à la gorge parce qu'il veut me voir ». Marie aimerait le voir au moins sur une photo, elle cherche une image pour représenter ce père, et va jusqu'à se couper une mèche de cheveux pour effectuer une recherche ADN, espérant que la science puisse lui donner une réponse.

Par divers aspects, Marie inquiète son entourage, par son recours à des personnages imaginaires, le caractère insatiable de l'oralité et son attitude séductrice à l'égard de l'autre sexe. Aussi, son humeur alterne parfois entre la morosité, la déprime et la révolte : « Je fais rien dans ces moments, je pense à rien, j'oublie des trucs » Elle vit des moments de décrochage, pensive, sans repère, elle perd les gestes de la vie quotidienne liés au soin du corps : s'habiller, se laver... et se désintéresse de l'école. Ce laisser tomber l'amène à se sentir inutile, « pas belle, trop grosse », la poussant à lancer des appels de détresse comme lorsqu'elle dépose en évidence sur son bureau une lettre : « À penser : quand je serai grande, je me suiciderai, il faudra penser à écrire quelque chose pour expliquer pourquoi. Je vous aime tous. »

¹Freud S., « les théories sexuelles infantiles », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1992, p.16.

² Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII », leçon du 14 janvier 2009, inédit.

Lire des histoires

Lors de notre première séance, Marie annonce : « J'adore les livres, lire des histoires ! », et me raconte « La reine des neiges » : « Elsa est une petite fille qui est née avec des pouvoirs magiques, c'est l'aînée, c'est la reine des neiges, Anna sa sœur n'en a pas ». La reine des neiges a le phallus imaginaire, elle le détient à sa naissance en tant qu'aînée et exception, sa sœur étant soumise à la castration. Marie évoque aussi les « *Monsters Highs* », adolescents descendants de créatures monstrueuses, inspirés de la littérature fantastique. Elle associe : « ma maman est enceinte ».

Marie accorde beaucoup de crédit à la parole, aussi elle reproche le mensonge parental concernant le décès de sa grand-mère : « ils m'avaient dit qu'elle était fatiguée et en fait elle était morte, ils m'ont encore menti ! C'est extrêmement compliqué pour moi ! Car je ne peux jamais savoir la vérité, ils font que mentir ! ». Mais aussi elle met en doute cette éventuelle grossesse puisque régulièrement la mère s'annonce enceinte, les agressions du père et ces grossesses constituant les éléments récurrents du discours délirant maternel.

Ce « vouloir savoir la vérité », cette « pulsion du chercheur [qui] travaille aussi avec l'énergie du plaisir scopique »³, cause de son avidité pour la lecture est marqué par la dimension pulsionnelle orale, et l'illimité de la jouissance imaginaire. Marie énonce : « Je ne lis pas je dévore ! ». Grande lectrice, elle ne fait pas appel à l'autre pour lui raconter des histoires, c'est d'ailleurs ce qu'elle lui reproche ! Ainsi, entre le mensonge de l'Autre et la lecture d'histoires, lire est une nécessité existentielle et « un art de vivre ». « Les bibliothèques pour moi, c'est un art de vivre, s'il n'y avait pas de livres, je ne pourrais pas exister ! » Cela la conduit à se cacher du regard de l'Autre, elle « dévore » les histoires la nuit « en cachette ». La pratique de cette activité clandestine est source d'un grand plaisir et un refuge imaginaire apaisant. La lecture repose, distancie, tout autant qu'elle produit du semblant. Le livre comme histoire bien rangée dans les rayons de la bibliothèque est un objet nécessaire au traitement imaginaire de ses peurs. Mais surtout, il permet une distanciation avec les histoires délirantes racontées par sa mère.

Les rêves

Au cours du travail, Marie parle de ses peurs et de ses rêves. Le premier remémoré vient dans le fil associatif de l'évocation des grossesses de la mère : « J'ai rêvé que puisque nous sommes en famille d'accueil, *ils*⁴ ne voudront plus s'occuper de nous », elle inscrit sur le tableau : « ils ne voudront plus nous voir ! », surligne en rouge le signifiant « voir » et ajoute : « pourquoi moi et mon frère devons tout subir ? ». Quand la mère annonce la perte du bébé, Marie reprend, non sans ironie, les paroles du frère : « le dinosaure a mangé le bébé de maman ».

Ce rêve, non seulement révèle un désir, éloigner cet Autre défaillant, mais aussi tente de traiter ce réel, les grossesses imaginaires de sa mère. En effet, régulièrement, la mère annonce qu'elle attend un enfant, puis justifie l'absence de bébé par une « mauvaise couche », trouvaille langagière de Marie pour nommer les annonces de sa mère.

La naissance

Marie a cinq ans lorsque naît son frère. Elle se souvient de sa joie d'accueillir ce petit être vivant mêlée à l'inquiétude vis-à-vis de la dévitalisation de sa mère après l'accouchement : « elle est arrivée en fauteuil roulant, elle était fatiguée, elle ne mangeait plus rien, elle vomissait beaucoup, elle restait souvent au lit ». Marie s'est occupée par la suite de son frère et des tâches ménagères. De sa venue au monde, Marie a prélevé quelques signifiants dans le discours de l'Autre pour se construire un trognon de mythe originaire, à partir non pas d'un désir particularisé, non anonyme, mais à partir de la jouissance maternelle : « je suis née en surprise ! » et paternelle : « le jour du

³ Freud S., « Les recherches sexuelles infantiles », *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Folio Essai, 1992, p. 123. Dans son « Discours aux catholiques » *Le triomphe de la religion*, (Paris, Le Seuil, 2005, p. 54) Jacques Lacan choisit d'employer l'expression « l'avidité curieuse » pour évoquer le terme *Wissbegierde*, l'un des termes freudiens le plus souvent traduits par pulsion de savoir.

⁴ « *ils* » évoquant ses parents.

beaujolais nouveau ! De la fête du vin ». Elle pointe la jouissance de l'Autre et décerne un désir au beau-père : « Mon père, je pense qu'il ne voulait pas de mon frère ! Moi j'ai été désirée mais pas mon frère. Quand mon père a entendu que j'étais née, il est allé au bar, il a bu toute la nuit ! C'est pas ce qu'on fait normalement ! On appelle tout le monde pour annoncer la naissance et on fait une fête ». Faute de transmission par l'Autre, Marie élabore une véritable construction sur ses origines, elle s'appuie sur le beau-père, figure paternelle pour faire consister un désir qui aurait présidé à son arrivée. Néanmoins, elle s'interroge sur l'objet de jouissance des parents, sur ce partenaire : « je ne sais pas si un jour mes parents vont se rendre compte que boire c'est une chose et que s'occuper de leurs enfants c'est autre chose. Pourquoi mes parents ne sont pas comme tout le monde ? »

Sa « passion : la préhistoire et l'histoire »

« Quand je serai grande, j'ai envie d'être archéologue car j'adore la préhistoire. J'aime les hommes préhistoriques, les objets qu'ils fabriquaient avant, comme les coquillages pour mettre sur les tombes, pas pour creuser mais pour bien voir qu'ils avaient enterré un mort ici ». Être archéologue, c'est « creuser dans la terre, pour retrouver des cendres, des objets enterrés, des ossements humains, des fourrures ». Marie s'intéresse à la découverte du squelette de Lucy, « vieux de cinq cent mille ans je crois, Lucy, elle s'est noyée dans un lac ». Elle se passionne donc pour les origines de l'humanité, le vivant et pour les restes de cette première femme, sa façon de mourir. Marie est d'ailleurs bouleversée lorsque ses parents l'accompagnent au cimetière pour se recueillir sur la tombe de sa grand-mère bien-aimée. Elle a eu « très peur de voir l'urne des cendres », et fait par la suite de nombreux cauchemars.

Les cauchemars

« Tous les soirs je pensais que j'allais mourir, que je n'allais pas ressortir vivante de la nuit, j'imaginai qu'il y avait des cambrioleurs qui allaient venir et me tuer ». Ces cauchemars associés aux troubles du sommeil relèvent des rêves traumatiques, comme cet « événement », vécu par Marie au moment de l'endormissement. Un soir, seule dans sa chambre, elle se met à hurler. L'époux de l'assistante maternelle accourt, elle ne le reconnaît pas et crie : « Monsieur, reculez ! Il va vous tuer ! ». Marie est convaincue d'avoir vu un homme cagoulé armé d'un couteau entrer par la fenêtre avec l'intention de la tuer. Elle énumère dans l'actualité les figures d'Autre Méchant : « les jeunes déguisés en clowns, les terroristes, j'ai peur qu'il revienne et m'emmène au Moyen-Orient, on parle beaucoup des djihadistes ». Elle dessine sur le tableau ce personnage armé d'un couteau et commente : « moi je ne sais pas qui est mon papa, voilà comment on me le décrit ». Marie tente de se représenter une figure de père, figure qui surgit sous la forme de l'angoisse provoquant une déréalisation.

Lors de la séance précédente il ne s'agissait pas du « Moyen-Orient » mais du « Moyen-Age » illustré par « un château » protégé par des soldats contre les attaques de « bandits décidés à s'emparer de la jolie princesse ». Elle dessine la princesse voilée, menacée d'être enlevée par des bandits. Éléments relevant de l'écriture de ses fictions : « on vole et tue un enfant ». Plus tard, en feuilletant un livre intitulé : « Le maudit manoir », elle fait un aveu : « ça me fait peur que cela recommence, j'ai peur des cambrioleurs la nuit quand j'entends du bruit ou que mon frère se lève. J'ai peur que quelqu'un vienne voler tous mes trucs auxquels je tiens et me tuer. Avant de m'endormir j'essaye de me raconter une histoire dans ma tête, je me dis que je suis en train de jouer à la balançoire avec une fille de l'école ».

Le dessin suivi de ce rêve éveillé traumatique relève des deux modalités de fonctionnement des fictions. Marie-Hélène Brousse nous invite à envisager la fiction comme un mode de jouissance « qui s'impose à l'animal humain du fait qu'il est produit de la structure du langage et de la parole. C'est la satisfaction première, la jouissance à tout moment et à portée de tous. Des histoires, encore des histoires, celles qu'on nous raconte, celles qu'on raconte, celles qu'on se raconte : histoires intimes ou grande Histoire. Mais ce sont toujours “des histoires à dormir debout”. C'est en effet leur

fonction : elles nous permettent, réveillés, de continuer à dormir »⁵. Ainsi, les fictions sont le mode grâce auquel se nouent jouissance et signifiant, symptôme et symbole : « D'un côté, [nous avons] nos fictions somnifères qui sont nos vérités vitales, de l'autre, [la *fixion*] fixité d'un réel qui, revenant à la même place, insiste et réveille, la marque de jouissance »⁶. Il y a les fictions comme fixations, « *fixions* » d'un jouir en excès qui fait effraction, trauma.

Dans ce fatras de mots qui ne font pas un dire, Marie cherche une boussole. Elle construit ses « fictions somnifères », apporte en séances ses doutes, ses peurs mais aussi ses assertions, afin d'enserrer dans ce travail de construction « ses vérités vitales ».

⁵ Brousse M.-H., « La fiction polymorphe », *La Cause du Désir*, n° 87, juin 2014, p. 5.

⁶ *Ibid.*, p. 6.